

devenue indispensable pour empêcher l'erreur de gagner du terrain ?

Le duc de Rosberg parut sortir de son songe.

— La mort de Walter d'Avenel... Tu y tiens donc bien ? fit-il en attachant sur son vis-à-vis un regard investigateur.

Stewart Bolton cacha son regard sous le voile de ses paupières.

— Ce gentilhomme m'est absolument indifférent, mais les nécessités l'exigent : il faut que son armée périsse, et eût-il lui-même été fait prisonnier, il faut qu'il meure aussi afin d'empêcher les autres d'être tentés de l'imiter.

Et continuant avec véhémence ;

La Stuart est en train d'équiper une armée afin d'empêcher les seigneurs confédérés, dont vous faites partie, mylord, de s'opposer à sa dernière étape vers Edimbourg. Il faut que cette armée ne parte pas et que la reine apprenne la mort de celui qu'elle nomme son chevalier.

— Eh bien ! déclara le grand seigneur écossais à qui cet écharnement devenait réellement suspect, si je refusais de prêter la main à cette machination ?

— Monseigneur, vous... un chevalier... vous trahiriez !

— On trahit que lorsque on s'allie avec les ennemis de son pays, répliqua sourdement l'Écossais et comme avec honte.

Les dents de Stewart Bolton grinçèrent.

Il n'aurait donc pas ce cadavre qu'il aurait payé de la moitié de sa fortune, de celle qu'il avait volée.

— Mylord, reprit-il d'une voix altérée, réfléchissez ! Tout exige que cette armée de secours ne parte pas, que ce Walter d'Avenel, ce fauteur de troubles périsse !

— Marie Stuart est reine et ses ordres s'accompliront aujourd'hui, répliqua froidement le gouverneur.

Et il marcha vers la porte pour signifier à l'agent de Somerset que l'audience était cette fois terminée.

Une rage violente cingla le bandit.

Il vit Walter d'Avenel reparaitre grandi par un prestige nouveau, à la cour d'Écosse, au manoir de Claymore : il vit Marie de Melrose dans les bras de son époux : et la fureur de savoir à jamais compromis peut-être l'assouvissement de son infâme bassion lui fit perdre toute retenue.

— Mylord, lança-t-il, je vous somme d'exécuter le pacte conclu !

— Ah ! fit lord Rosberg, c'en est trop, à la fin. Je voulais te faire jeter à la rue pour te punir de ton audace. Mais ce n'est pas assez ! Je vais t'envoyer au fond d'un cachot de la prison d'Edimbourg, apprendre à adresser des sommations à lord Rosberg.

Stewart Bolton blêmit.

— Soit, dit-il. Mais je ne suis pas seul à Edimbourg où je savais ma vie menacée. Vingt-quatre heures après ma disparition, certains papiers que vous connaissez seront mis sous les yeux de Marie Stuart votre reine, comme vous dites aujourd'hui. Et votre tête ne pèsera guère sous la hache du bourreau.

— Misérable traître !

— Traître celui qui s'allie aux ennemis de son pays, siffla l'ancien intendant en reprenant une des dernières phrases de lord Rosberg.

Ce dernier marchait dans la chambre d'un air hagard.

L'agent secret de Somerset le considéra avec une joie triomphante et vicieuse.

L'orgueilleux gentilhomme pliait.

Il s'arrêta enfin brusquement devant son visiteur.

— Me transmets-tu bien les instructions de ton maître ? Quelque chose me dit que tu mens !

— L'armée de secours ne doit pas partir, et la mort doit châtier Walter d'Avenel, réitéra froidement Stewart Bolton.

— C'est bien, répondit l'Écossais. Si c'est bien là le désir de ton maître, mands-lui que je réfléchirai.

— Vous refusez donc ?

— Je réfléchirai. Va-t'en !

Son regard était sombre.

Une lutte silencieuse et violente se livrait en lui entre les suggestions qu'il entendait et son devoir.

Stewart Bolton crut que son mutisme ombrageux cachait quelque louche projet et que l'Écossais, en l'invitant à sortir, avait l'intention de le frapper par derrière dès qu'il aurait le dos tourné, ou bien que quelque serviteur était aposté dans un coin dans ce but.

Un tel individu ne pouvait que juger les autres à sa mesure.

Et il se retira à reculons.

Lord Rosberg croisa les bras sur sa poitrine et accompagna sa retraite d'un rire sarcastique.

— Adieu, mylord, dit Bolton en s'arrêtant sur le seuil. Rappelez-vous mes paroles, toutes mes paroles. Il se pourrait que quelqu'un fut tenté de se débarrasser de moi. En ce cas, n'oubliez pas que j'ai pris toutes mes précautions, et que grâce aux dispositions que j'ai arrêtées, et mon arrestation ou ma mort serait le signal même de ma vengeance.

Et il quitta la porte sans que lord Rosberg lui eût seulement répondu.

Il descendit l'escalier en sondant tous les recoins, craignant malgré tout de voir briller une arme justicière.

Il ne respira qu'une fois dans la rue.

Et ayant jeté un regard chargé de rancune haineuse sur la demeure qu'il venait de quitter, il s'éloigna à grands pas en grondant :

— N'écraserai-je donc pas cette race détestée d'Avenel, et ne lui infligerai-je point ce suprême opprobre : faire mienne cette châtelaine de Melrose, qui a en exécration le nom maudit de Stewart Bolton ?

LXXXVI — L'AMBITION SUPRÊME

Lord Rosberg était plongé en de profondes réflexions, après le départ de Stewart Bolton.

Les propos haineux de l'ancien intendant résonnaient encore à son oreille.

Malgré ses dénégations, il se demandait si ce qu'on lui avait appris touchant le long séjour auprès de Walter d'Avenel, de l'agent de Somerset, n'était point fait pour justifier une telle appréhension.

— Cet homme a raison, cependant, se dit-il. Ou bien, il faut être résolument avec les Anglais, détruire l'armée de Walter d'Avenel et faire périr son chef afin d'enrayer le mouvement patriote en train de s'affirmer, ou il faut être nettement avec lui et marcher à son aide.

Et après une courte hésitation :

— Marie Stuart décidera elle-même de ce que je dois faire.

Le duc de Rosberg, le grand seigneur que les affiliés secrets de Somerset avaient contraint, en quelque sorte, Marie Stuart à nommer gouverneur de la capitale, revêtit un splendide costume.

Il eut recours à toutes les ressources de l'élégance un peu rude de ces pays du Nord, afin de ne point déplaire à Marie Stuart, habituées aux manières raffinées de la cour de France et des cours italiennes.

Sa toilette achevée, il ceignit une épée magnifique à la poignée d'or ciselée, enrichie de pierreries.

Montant ensuite sur son plus beau cheval, il se dirigea au milieu d'une escorte nombreuse et brillante vers le palais de la reine.

Marie Stuart était dans une salle spacieuse, entourée de ses femmes, ses gracieuses et poétiques compagnes que la légende et l'histoire ont célébrées à l'envi.

Le piaffement d'une troupe de cavalerie sur le pavé de la cour d'honneur appela l'une d'elles à la fenêtre.

— Ciel, madame, fit-elle, quelle brillante cavalcade ! Lord Rosberg est à sa tête.

— Lord Rosberg ?... murmura Marie Stuart. Que peut-il donc me vouloir ?

Le fracas avec lequel le gouverneur d'Edimbourg, le chef des troupes de sa capitale, avait fait son entrée, avait pour cause son désir d'amener Marie Stuart à la croisée, de se faire voir par elle avec tout son prestige, dans toute sa magnificence.

Mais la reine, qui n'avait point oublié d'anciennes démarches, ne bougea point.

Cédant à ses conseillers, dont l'appui lui était nécessaire, croyait-elle, elle s'était vue contrainte de lui confier les clefs de sa capitale, et de se mettre en quelque sorte sous sa garde.

A cette heure, cachant, sous son beau front, ses réflexions perplexes, elle se demandait ce qui pouvait motiver sa venue en un tel équipage.

— Vient-il m'offrir des soldats pour aller au-devant de Walter d'Avenel et anéantir d'un coup la rébellion et les intrigues étrangères, lui que l'on m'assure cependant être d'accord avec eux ? se demandait-elle.

Elle était encore sous le poids de ses pensées lorsqu'un bruit d'éperons s'éleva, et la haute stature de lord Rosberg parut à la porte.

Il demeura un instant immobile afin de donner à la reine le loisir d'observer la richesse de son costume, la somptuosité de sa mise, les pierres précieuses du riche collier pendant sur sa poitrine.

— Une parure royale, pensa la descendante des Stuart, avec un sourire mort au coin des lèvres.

Le grand seigneur s'avança alors et s'inclina devant la reine avec une telle ampleur que son genou toucha presque la terre.

— Majesté, dit-il, veuillez permettre à votre serviteur de venir se prosterner devant vous, lui qui voudrait être votre propre épée.

En même temps son geste désigna la poignée d'or enrichie de pierreries de la rapière pendant à sa ceinture.

— Ah ! mylord, dit la reine avec un sourire mélancolique et une de ces phrases à double signification dont elle avait emporté l'habitude de son séjour à la cour de France, pourquoi notre trésorier